Elfe XX-XXI

Études de la littérature française des XXe et XXIe siècles

10 | 2021

Modes de Présence et Fonctions de l'écrivain dans la cité

L'attention à la vie ordinaire comme pratique éthique et politique : le cas des « ethnotextes » d'Annie Ernaux

Paying attention to ordinary life: an ethical and political practice. About Annie Ernaux' « ethnotextes »

Maryline Heck

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/elfe/3625>

DOI : 10.4000/elfe.3625

ISSN : 2262-3450

Éditeur

Société d'étude de la littérature de langue française du XXe et du XXIe siècles

Référence électronique

Maryline Heck, « L'attention à la vie ordinaire comme pratique éthique et politique : le cas des « ethnotextes » d'Annie Ernaux », *Elfe XX-XXI* [En ligne], 10 | 2021, mis en ligne le 15 octobre 2021, consulté le 22 octobre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/elfe/3625> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elfe.3625>

Ce document a été généré automatiquement le 22 octobre 2021.

La revue *Elfe XX-XXI* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

L'attention à la vie ordinaire comme pratique éthique et politique : le cas des « ethnotextes » d'Annie Ernaux

Paying attention to ordinary life: an ethical and political practice. About Annie Ernaux' « ethnotextes »

Maryline Heck

- 1 Parmi les modes de présence de l'écrivain dans la cité qui marquent la littérature actuelle, les écritures « sur le terrain » occupent une place décisive, qui commence à être bien documentée par la critique¹. Écrire sur ou à partir du terrain, c'est situer la littérature du côté d'une enquête ou d'une expérience, qui engage l'auteur en personne, suscitant souvent une interprétation en termes politiques de cet « engagement » *in situ*, fréquemment décrit comme une modalité possible de l'« implication » des écrivains aujourd'hui². Parmi les auteurs qui font œuvre à partir d'une investigation de terrain, Annie Ernaux occupe une place de choix, avec notamment le triptyque que composent ses « ethnotextes »³, le *Journal du dehors* (Gallimard, 1993) et *La Vie extérieure* (Gallimard, 2000), auxquels s'est ajouté en 2014 *Regarde les lumières mon amour* (Seuil), texte de commande, écrit dans le cadre du projet « Raconter la vie » initié par Pierre Rosanvallon. Elle y offre le compte rendu de son vécu journalier d'habitante d'une ville de banlieue parisienne, entre courses au centre commercial et trajets en RER. Le terrain qui la requiert est celui de la vie ordinaire : l'hypermarché, le métro et ses couloirs, les rues commerçantes de la ville nouvelle de Cergy. Celui, donc, des espaces les plus communs, au sens à la fois des plus banals et des plus partagés.
- 2 Mais en quoi écrire sur et à partir de ce terrain de la vie ordinaire peut-il donner à ses textes une dimension politique ? La question se pose d'autant plus qu'Annie Ernaux a souvent affirmé le sens politique qu'elle souhaite donner à son entreprise. Elle relie ainsi dans un entretien observation du réel et volonté d'« engager » la littérature :
Je ne peux pas concevoir de faire des livres qui ne mettent pas en cause ce que l'on vit, qui ne soient pas des interrogations, des observations de la réalité telle qu'il

m'est donné de la voir, de l'entendre ou de la vivre, ou de m'en souvenir. Une littérature qui m'engage et qui engage le lecteur⁴.

- 3 On voudrait mettre ici à l'épreuve cette idée d'une possible politisation de l'écriture qui s'« engage » sur le terrain. La réflexion se déploiera à partir de la double caractéristique de ces espaces « communs » que l'auteure arpente : d'une part, ce *partage* des espaces avec d'autres, dans lequel se lit une position d'horizontalité revendiquée par Ernaux, soucieuse de ne pas se distinguer de ceux qu'elle y côtoie. D'autre part, leur *banalité*, de laquelle naît tout l'enjeu de son entreprise, puisqu'il s'agit pour elle de prêter attention aux choses, aux lieux et aux êtres à qui on ne l'octroie généralement guère : boutiques et allées du centre commercial, rames de métro, avec tous ceux que l'on y croise, caissières, clients, voyageurs ou SDF qui font la manche aux abords des quais et des commerces... On repartira ici du point de départ de sa quête, cette tâche, apparemment simple, qui consiste à regarder et à noter ce qui se passe autour de soi, pour montrer dans quelle mesure cet exercice du regard au quotidien (sur les êtres, mais aussi sur les lieux) peut engager, pour soi comme pour autrui (le lecteur), une visée politique. Mais on verra aussi comment cette mise au premier plan de la question de l'attention comporte également des enjeux éthiques. Elle oriente précisément la réflexion du côté d'une redéfinition de l'éthique comme perception attentive, marquée par le souci de l'autre et de sa qualification juste, que l'on s'attachera à exposer ici.

Voir autrement

- 4 « Regarde les lumières mon amour » : la phrase est prononcée par une mère à l'intention de sa fillette, l'invitant à profiter des décorations lumineuses qui ornent le centre commercial des Trois-Fontaines à Cergy, au moment des fêtes de Noël. Devenue l'intitulé du troisième journal « extime » d'Ernaux, cette injonction au regard va prendre valeur d'adresse au lecteur, venant comme relayer l'injonction faite à elle-même par l'écrivaine, qui se donne avant tout pour tâche, lors de ses visites au centre commercial, de faire « un relevé libre d'observations⁵ », de s'efforcer « simplement de prêter une attention plus soutenue que d'ordinaire à tous les acteurs de cet espace⁶ ». La saisie de l'ordinaire est avant tout affaire de regard, le travail d'Ernaux consistant essentiellement à observer et consigner ce qu'elle voit – même si elle laisse place à une part d'imagination, de rêverie même, au fil de ses notations.
- 5 L'écriture se fera donc manière de voir et de *faire voir* ce que nous ne voyons habituellement pas : « faire voir ce qu'on ne voyait pas et que moi-même je ne voyais pas avant d'écrire, dont l'impact réel m'échappe aussi⁷ », souligne ainsi Ernaux, lorsqu'on l'interroge sur le sens politique de son écriture. Le « familier n'est pas pour cela connu⁸ » : la formule d'Henri Lefebvre, auteur d'une *Critique de la vie quotidienne* (1947) qui a inauguré une série de réflexions sur le quotidien en France dans la deuxième moitié du xx^e siècle⁹, pourrait adéquatement décrire le projet d'Ernaux ; cet exercice du regard, pour soi comme pour autrui, se donne chez elle comme une manière de réparer la négligence avec laquelle nous nous comportons vis-à-vis des choses et des êtres qui peuplent notre vie quotidienne.
- 6 Un *leitmotiv* revient dans ses textes, l'idée que l'écriture permettrait de « voir autrement ». Au moment de clore *Regarde les lumières...*, elle note ainsi :
J'ai arrêté mon journal.

Comme chaque fois que je cesse de consigner le présent, j'ai l'impression de me retirer du mouvement du monde, de renoncer non seulement à dire mon époque mais à la voir. Parce que voir pour écrire, c'est voir autrement. C'est *distinguer* des objets, des individus, des mécanismes et leur conférer valeur d'existence¹⁰.

7 L'écriture permettrait donc de « distinguer », de faire ressortir des êtres et des choses de l'arrière-fond d'indifférence dans lequel ils baignent habituellement. Autrement dit, de rendre visible ce qui est visible, mais que nous ne voyons pas faute d'y faire véritablement attention.

8 Annie Ernaux politise explicitement ce geste : lorsqu'elle s'interroge, dans un article, sur le sens politique de son écriture, c'est cette vocation de l'écriture à faire « voir autrement » qui revient :

ce lien entre l'exercice de l'écriture et l'injustice du monde, je n'ai jamais cessé de le ressentir et je crois que la littérature peut contribuer à modifier la société, comme l'action politique, bien que différemment. Elle ne peut arrêter une guerre, donner du travail aux chômeurs, faire que les enfants de la Courneuve aient un avenir aussi ouvert que ceux de Neuilly, elle n'a jamais d'efficacité immédiate. Elle peut, sur le long terme, imprégnant l'imaginaire du lecteur, rendre celui-ci sensible à des réalités qu'il ignorait, ou l'amener à voir autrement ce qu'il considérait toujours sous le même angle. Lui permettre de dire (et d'abord de se dire) ce qu'il n'avait jamais dit¹¹.

9 En accord avec ces propos, Bruno Blanckeman envisage ce geste ernausien consistant à amener à la représentation certaines réalités invisibilisées comme une marque de « l'implication » de l'écrivaine. *Regarde les lumières...* manifeste ainsi pour lui

le droit de regard exercé en situation par l'écrivain sur un espace qui est moins un environnement qu'un milieu, dont elle fait partie intégrante ; une interaction avec ce milieu qui agit sur elle, mais sur lequel elle intervient en retour par une écriture qui le force à la représentation, le rend visible, et par là même en modifie la perception¹².

10 Ce qui est décisif, c'est cette position d'interaction que décrit le terme d'« implication » : pour Bruno Blanckeman, la position d'Annie Ernaux, qui se décrit ainsi comme une parmi d'autres, passante au milieu des passants, cliente au milieu des autres clients, est révélatrice d'une modalité contemporaine de positionnement politique des écrivains qui, constate le chercheur, « se savent partie prenante d'ensembles – une collectivité, des géographies territoriales, des événements en temps direct, un passé historique – sur lesquels le geste d'écrire peut agir¹³. »

11 Cette implication est celle de l'observateur, du piéton, du citoyen, de l'usager, du voyageur, un parmi d'autres et qui fait corps avec tous. Elle renverse littéralement l'attitude de surplomb propre à l'écrivain engagé dont la tribune d'un Zola défrayant la chronique de *l'Aurore* (1897) et le tonneau d'un Sartre haranguant les ouvriers de Boulogne-Billancourt en grève (1972) représentent, si l'on sollicite les imageries, l'un le *terminus a quo*, l'autre le *terminus ad quem*¹⁴.

12 Cet abandon du surplomb qui a pu caractériser la figure de l'écrivain est aussi, note Bruno Blanckeman, pour partie subi : le temps du magistère des écrivains est bel et bien révolu, la prééminence de leur parole est depuis longtemps mise en cause par les médias comme par le grand public. Il reste que cette position est souvent réassumée par nombre d'auteurs comme la manifestation d'une d'horizontalité depuis laquelle ils s'attachent à travailler.

Regarder l'autre

- 13 Chez Annie Ernaux, une telle position est en tout cas clairement assumée dans son sens démocratique. « Ce que je veux pour moi, tout le monde y a droit » : tel est le titre de l'article qu'elle publie dans l'hebdomadaire de gauche *Politis*, en réponse à la question posée à toute une série d'intellectuels et d'artistes « C'est quoi être de gauche¹⁵ ? ». Cette position se traduit par son effort pour envisager les autres rencontrés au gré de ses courses et de ses trajets quotidiens comme des êtres singuliers : si une bonne partie des « ethnotextes » a pour cadre des lieux qui sont par excellence des lieux de cohabitation avec la foule (l'hypermarché, le métro), Ernaux s'attache à y saisir des individus à chaque fois uniques, faisant ressortir leurs spécificités, voire leurs bizarreries. « Aujourd'hui, pendant quelques minutes, j'ai essayé de voir tous les gens que je croisais, tous inconnus. Il me semblait que leur existence, par l'observation détaillée de leur personne, me devenait subitement très proche, comme si je les touchais¹⁶. » Regarder les autres serait ainsi une manière de les toucher : la comparaison tactile dit bien la manière dont ce regard se fait, sinon caresse, du moins souci de l'autre.
- 14 Par contraste, l'absence de regard de la part des autres lui apparaît dans toute sa violence et sa capacité de néantisation. Ainsi elle surprend, lors d'un trajet en métro, les gestes incongrus d'un jeune homme, qui retrousse ses vêtements pour examiner la peau de son ventre et de ses jambes.
- Visiblement, aucune provocation dans ces gestes, simplement l'expression extrême de la solitude – la vraie – au milieu de la foule. À côté de lui, il y a un sac de plastique, caractéristique des s.d.f. À partir de quand, lorsqu'on n'a plus de domicile ni de travail, le regard des autres ne nous empêche plus de faire des choses naturelles mais déplacées au-dehors dans notre culture¹⁷.
- 15 Ernaux décrit un homme qui a perdu le sens du regard des autres, précisément, on peut le supposer, parce que cela fait trop longtemps qu'il n'existe plus à leurs yeux. L'autre violence, inverse, est celle qui consiste à nier la présence du regard d'autrui : elle surprend un jour, dans le couloir du métro, un exhibitionniste la braguette ouverte : « c'est un geste qui ruine tout¹⁸ ». De même, un couple de jeunes gens qui « se parlent avec violence et se caressent, alternativement, comme s'il n'y avait personne autour d'eux » dans la rame de métro, lui laisse une « impression terrible¹⁹ ».
- 16 Contre cette tendance à ne pas regarder les autres, voire à nier leur présence, Ernaux s'attache à prêter son attention aux êtres et aux choses auxquels on ne la donne habituellement pas, dans ces lieux publics où règne l'anonymat. Ce geste apparemment simple et modeste en acquiert une portée quasi agnostique : il y a là une forme de lutte contre une pente générale vers la négligence ou l'indifférence envers des êtres dont on sait que nous ne les recroiserons pas. Contre aussi une certaine « économie de l'attention²⁰ », qui voudrait que notre regard se concentre sur les affiches publicitaires plutôt que sur les voyageurs qui encombrent les quais du métro, et que nos visites dans les grandes surfaces soient focalisées sur les produits à acheter et les annonces promotionnelles déversées par les haut-parleurs (qui n'a jamais fait l'expérience, lors de courses au supermarché, de passer à côté d'une connaissance sans la voir, trop occupé qu'il était à détailler les prix des différents barils de lessive ?). Faire attention à autrui, c'est aussi pour Ernaux une manière de lutter contre une certaine économie néo-libérale qui préférerait que nous considérions comme insignifiants, non dignes de

retenir notre attention, ces gestes et paroles d'autrui, pour que notre « temps de cerveau » soit entièrement disponible pour les articles et autres réclames destinées à attiser nos envies d'achat.

Des « non-lieux » aux « hyper-lieux »

- 17 Regarder l'autre : tel est le souci fondamental d'Ernaux dans sa démarche d'exploration de la vie ordinaire. Si le geste est simple et marqué par sa sollicitude pour autrui, sa dimension quasi affective ne doit pas masquer la portée critique forte qu'il assume pour l'auteure. Cette dimension critique se lit aussi dans sa manière de regarder les lieux : Ernaux condamne de la même manière une inattention qui nous conduit à mal qualifier et dès lors à mal considérer, à mal traiter, presque, les espaces dans lesquels nous menons nos existences au quotidien.
- 18 Le RER, le supermarché n'étaient pas (et ne sont toujours guère) des sujets très légitimes en littérature. Annie Ernaux le rappelle elle-même dans *Regarde les lumières...*, faisant le constat que, même en 2014, les hypermarchés « commencent seulement à figurer parmi les lieux dignes de représentation²¹. » Mais à l'époque où elle élabore son *Journal du dehors*, de tels lieux deviennent l'objet d'un intérêt accru de la part des sciences humaines et sociales : *Non-lieux*, le célèbre essai de Marc Augé, paraît en 1992, soit juste un an avant *Journal du dehors*. Les objets auxquels l'anthropologue s'attache sont les mêmes que ceux des journaux extimes d'Ernaux : centres commerciaux, transports en commun... Pour Augé, ces espaces de la vie ordinaire sont des « non-lieux » en ce qu'ils « ne peuvent se définir ni comme identitaires²², ni comme relationnels²³, ni comme historiques²⁴ ». Ils définissent un monde « promis à l'individualité solitaire, au passage, au provisoire et à l'éphémère²⁵ ». De sorte qu'un « non-lieu » ne saurait créer que « solitude et similitude²⁶ » ; l'histoire ne peut non plus y avoir sa place, car « l'actualité et l'urgence du moment présent y règnent²⁷. » Augé en veut pour preuve la manière dont « la radio fonctionne de façon ininterrompue dans les stations-service ou les supermarchés : les rengaines du jour, les publicités, quelques nouvelles sont proposées, imposées aux clients de passage²⁸. »
- 19 Or, l'un des plus beaux moments du *Journal du dehors* est suscité par l'écoute fortuite de la radio, diffusée dans un supermarché où Annie Ernaux fait ses courses :

À l'hypermarché Leclerc, au milieu des courses, j'entends *Voyage*. Je me demande si mon émotion, mon plaisir, cette angoisse que la chanson finisse, ont quelque chose de commun avec l'impression violente que m'ont faite des livres, comme *Le Bel été* de Pavese, ou *Sanctuaire*. L'émotion provoquée par la chanson de Desireless est aiguë, presque douloureuse, une insatisfaction que la répétition ne comble pas (autrefois, j'écoutais un disque trois, cinq, dix fois de suite, attendant une chose qui n'arrivait jamais). Il y a plus de délivrance dans un livre, d'échappée, de résolution du désir. On ne sort pas du désir dans la chanson²⁹.
- 20 L'émotion est forte, le moment quasi épiphanique et, comme toute épiphanie, sa puissance tient à son caractère inattendu. Loin de susciter une forme de désubjectivation, l'écoute de la radio au supermarché est pour Ernaux l'occasion d'une plongée en son for intérieur d'une densité particulière.
- 21 De manière générale, l'expérience qu'elle nous livre de sa fréquentation de ces lieux de passage nous en donne une image bien différente, par nombre d'aspects même diamétralement opposée à celle que théorise Augé. Le *Journal du dehors* s'achève sur une

dernière scène dans le RER, où l'écrivaine se retrouve assise face à un jeune homme qui lui rappelle un amour de jeunesse. Elle écrit alors :

D'autres fois, j'ai retrouvé des gestes et des phrases de ma mère dans une femme attendant à la caisse du supermarché. C'est donc au-dehors, dans les passagers du métro ou du RER, les gens qui empruntent l'escalator des Galeries Lafayette et d'Auchan, qu'est déposée mon existence passée. Dans des individus anonymes qui ne soupçonnent pas qu'ils détiennent une part de mon histoire, dans des visages, des corps, que je ne revois jamais²⁸.

- 22 À l'encontre de la conception d'Augé, qui envisage le « non-lieu » comme anhistorique et désobjectivant, voire aliénant, Ernaux fait ici l'épreuve de sa faculté à la renvoyer à ses souvenirs et émotions passés. On est bien loin de la « libération » de ses déterminations habituelles qu'Augé perçoit pour l'homme dans le « non-lieu », libération qui en ferait même selon lui le caractère « reposant²⁹ ». Bien au contraire, le RER, l'hypermarché sont pour Ernaux des lieux de vacillement affectif potentiels ; elle y expérimente sa faculté à y ressaisir des éléments enfouis de son histoire – faculté qui n'a certes probablement rien d'une évidence aux yeux du lecteur, mais qui témoignerait justement de la manière dont chacun s'approprie de manière singulière ces lieux.
- 23 L'écrivaine exprime d'ailleurs ouvertement son désaccord avec les thèses d'Augé, auxquelles elle fait allusion à l'orée de *Regarde les lumières...*, lorsqu'elle justifie son choix d'avoir consacré ce troisième opus à l'hypermarché des Trois-Fontaines à Cergy : « j'y ai vu l'occasion de rendre compte d'une pratique réelle de leur [les hypermarchés] fréquentation, loin des discours convenus et souvent teintés d'aversion que ces *prétendus non-lieux* suscitent et qui ne correspondent en rien à l'expérience que j'en ai³⁰. » C'est ici « l'expérience » qu'elle met en avant, contre l'abstraction des thèses d'Augé – qui se contente de fait d'une description générique des non-lieux qu'il évoque, dont il n'offre aucune étude de terrain.
- 24 Certes, Augé souligne dans son livre qu'il n'existe rien de tel que de purs « non-lieux », car « des lieux s'y recomposent ; les “ruses millénaires” de l’“invention du quotidien” et des “arts de faire”, dont Michel de Certeau a proposé des analyses si subtiles, peuvent s'y frayer un chemin et y déployer leurs stratégies³¹ ». Ce que vit Ernaux au supermarché serait-il donc le signe qu'elle y développe de tels « arts de faire » idiomatiques ? Autrement dit, la manifestation de ce qu'un lieu se recrée au sein du « non-lieu » – et non la manifestation de ce que le prétendu « non-lieu » n'en est pas un ?
- 25 On peut toutefois se demander comment un « non-lieu » peut demeurer tel, dès lors qu'un lieu « s'y recompose ». Annie Ernaux n'est de fait pas la seule à critiquer cette notion, jugée tout autant inexacte et abstraite par Jean-Christophe Bailly, qui épingle dans *Le Dépaysement* ce « faux concept inutilement disqualifiant » : « un lieu, une surface quelconque, n'est jamais un “non-lieu”, jamais quelque chose que l'on puisse expédier en trois phrases, même si on le fait³². » Pour lui comme pour Ernaux, la fausseté du concept tient à son abstraction, qui ne résiste pas à une description un tant soit peu fine des espaces concernés.
- 26 C'est à cette description précise de lieux à chaque fois pris dans leur singularité, et cette fois réellement arpentés, que s'attache le géographe Michel Lussault, qui lui aussi met en cause le concept d'Augé : « un “non-lieu” n'est finalement qu'un lieu mal observé et mal compris – sans nier pour autant qu'il existe des lieux plus ou moins

amènes, plus ou moins habitables, plus ou moins hospitaliers³³. » Ces lieux mêmes que l'anthropologue évoque comme des lieux vides, tels l'aéroport ou le centre commercial, le géographe les décrit comme des lieux particulièrement denses, des « hyper-lieux ». Plutôt que l'expérience d'une solitude exacerbée, Lussault voit dans la fréquentation des hyper-lieux le signe du besoin qu'a chacun d'« éprouver la rencontre des choses et d'autrui », de manière ponctuelle. Inspiré lui aussi par les analyses de Michel de Certeau dans *L'Invention du quotidien*, il montre que les individus conservent et créent une marge d'action personnelle même dans les lieux les plus contraints ; il y a ainsi toute une série d'usages possibles de l'aéroport, comme lieu de sommeil, de rêverie ou de lecture, comme lieu de discussion ou de dispute, etc. Ce que souligne fortement Lussault, c'est que ces espaces ont été délaissés ou épinglés comme « non-lieux » au nom d'une conception réductrice de la spatialité, qui tend à dénigrer les dimensions dysphoriques de notre habitation des espaces. Car

le fait d'habiter un lieu réellement, d'en maîtriser les cadres et les règles et de co-habiter avec autrui, ne signifie pas que cela soit forcément plaisant ou valorisant. La spatialité est aussi (surtout ?) faite de dégoûts, de renoncement, d'embarras, d'ennui, de prudence, de neutralité, de réticence, d'angoisse, de routines éreintantes. On ne peut réduire l'expérience habitante à une joyeuse escapade, ou à une source permanente d'édification à haute valeur philosophique, artistique, morale – ceci étant dit à l'encontre des tenants de l'héroïsation des pratiques, qui ont tôt fait de dénigrer le caractère de lieu à tout espace qui ne soit que le siège d'un vécu plat et morne et/ou désagréable. La spatialité humaine se vit en général à l'ordinaire, il faut bien l'admettre, mais tourne rapidement au vinaigre lorsqu'il s'agit de gérer ses relations aux autres humains et aux non-humains et devient une épreuve fatigante³⁴.

- 27 L'adresse à Augé est évidente ici, qui souligne, on l'a vu, le caractère délassant de l'aéroport. Faire concrètement l'expérience de la vie ordinaire, c'est précisément pour Ernaux ne pas céder à la tentation de « l'héroïsation des pratiques » qu'évoque Lussault, mais reconnaître la part d'ennui et de fadeur, voire chez elle de dégoût et de colère, sans laquelle la vie quotidienne ne serait pas ce qu'elle est.
- 28 Parce que la question du regard y est centrale, le propos d'Ernaux fait écho à tout un faisceau de réflexions contemporaines, qui relèvent de disciplines variées mais ont en commun de placer au centre la question de l'attention. Chez Michel Lussault aussi, la question est décisive : ce qui fonde ses analyses, c'est le regard précis, formé sur le terrain, que le chercheur s'attache à exercer dans des lieux à chaque fois pris dans leur singularité (contre l'abstraction et le caractère généralisant du propos de Marc Augé). On pense également à Marielle Macé, dont les recherches récentes tournent autour de cette question d'une attention vouée à s'affiner afin de rendre compte de la singularité des formes du vivant. Dans *Styles* (2016), elle fait entendre, à la suite de Jean-Christophe Bailly, sa colère face à l'idée de « non-lieu », ce concept « paresseux », qui évite la tâche de la qualification. Pour Marielle Macé, reprenant la distinction d'Agamben entre vie nue et vie qualifiée, « il n'y a pas de non-lieux, il n'y a pas de vies nues : il y a des lieux mal qualifiés, des vies mal traitées³⁵ ». *Styles* se donne ainsi comme un véritable plaidoyer pour l'attention à nos « formes de vie », que Macé envisage, dans une perspective wittgensteinienne, comme un agrégat de gestes et paroles, d'habitudes et de pratiques du corps... qu'il s'agit d'observer et de décrire avec toute la finesse et la subtilité nécessaires, afin de rendre justice à leur singularité.
- 29 Or, pour Marielle Macé, cette tâche porte en elle une exigence éthique, dans la mesure où qualifier revient à

traiter des états de réalité multiples, complexes. Cela appelle moins une taxinomie qu'une herméneutique, et une éthique. Car cette question de la vie qualifiée rencontre immédiatement celle des vies mal traitées, mal qualifiées, disqualifiées, et qui méritent d'être requalifiées : des vies dont on doit mieux voir et mieux dire et mieux considérer le « comment » ; pas forcément pour les aimer ou pour les enchanter, mais pour leur faire face, jusque dans leur noirceur : pour les « nécessiter³⁶. »

- 30 Or Macé donne une place de choix à la littérature dans la réalisation de cette tâche – on ne s'en étonnera guère, cet impératif d'observation et de description correspondant de fait au domaine de compétence de l'écrivain (et aussi du chercheur³⁷). Elle mentionne d'ailleurs brièvement Annie Ernaux³⁸, à juste titre : ce souci de qualifier les vies, toutes les vies, même les plus obscures et parfois les moins aimables est au cœur de son entreprise d'écrivaine, qui s'attache non seulement à faire attention aux êtres, mais aussi à la manière dont on les représente. Dans les passages métatextuels qui ponctuent ses journaux extérieurs, la réflexion sur la manière dont on (et elle en premier) qualifie les êtres et sur les conséquences éthiques de cette qualification est récurrente. Elle réagit ainsi, dans *La Vie extérieure*, à une annonce médiatique rapportant que trois « SDF » sont morts de froid. « Dire “SDF”, c'est désigner une espèce sans sexe, qui porte des sacs et des vêtements défraîchis, dont les pas ne vont nulle part, sans passé ni avenir. C'est dire qu'ils ne font plus partie des gens normaux³⁹. » Dans *Regarde les lumières...*, son désir de décrire une femme noire aperçue au rayon poissonnerie d'Auchan devant un impressionnant étal de morues salées suscite un « dilemme » moral :

Dilemme. Vais-je ou non écrire « une femme noire », « une Africaine » – pas sûr qu'elle le soit – ou seulement « une femme » ? Je suis devant un choix qui, singulièrement aujourd'hui, engage la lecture qui sera faite de ce journal. Écrire « une femme », c'est gommer une caractéristique physique que je ne peux pas ne pas avoir vue immédiatement. C'est en somme « blanchir » implicitement cette femme puisque le lecteur blanc imaginera, par habitude, une femme blanche. C'est refuser quelque chose de son être et non des moindres, sa peau. Lui refuser textuellement la visibilité. Exactement l'inverse de ce que je veux faire, de ce qui est mon engagement d'écriture : donner ici aux gens, dans ce journal, la même présence et la même place qu'ils occupent dans la vie de l'hypermarché. Non pas faire un manifeste en faveur de la diversité ethnique, seulement donner à ceux qui hantent le même espace que moi l'existence et la visibilité auxquelles ils ont droit⁴⁰.

- 31 Rendre justice aux êtres rencontrés en les qualifiant dans une écriture consciente des enjeux éthiques qu'elle engage, tel est tout le propos d'Ernaux.
- 32 Chez elle, comme chez Marielle Macé, Yves Citton ou Michel Lussault, la question de l'attention recroise ainsi à chaque fois celle de l'expérience : ces différents théoriciens, issus de champs disciplinaires variés, se rejoignent dans leur manière de mettre en avant quelque chose que l'on pourrait définir comme une expérience attentive de la vie ordinaire, que le chercheur – ou l'écrivain – se donne pour tâche de vivre et aussi de mettre en mots, et qu'il appelle le lecteur à partager et pratiquer à son tour. « À quoi choisis-tu d'être attentif, c'est-à-dire de tenir, de te rendre vigilant et de rendre les autres vigilants⁴¹ ? », interroge ainsi Marielle Macé à la fin de son livre. Elle y réaffirme sans relâche qu'« il n'y a de vie éthique que dans le maintien d'une dispute quant aux formes du vivre, et dans une capacité d'attention mue en désir de vigilance, à l'infini⁴². »

L'éthique comme attention à la vie ordinaire : Annie Ernaux face aux perspectives du *care*

- 33 Ces théories se rejoignent dans leur manière de penser l'éthique *en acte*, en lien à cette expérience attentive faite au quotidien. Il en va donc d'une redéfinition de l'éthique, qui ne saurait être conçue comme une interrogation abstraite, « hors-sol sur ce qui pourrait définir "la vie bonne" [50]...[50], mais une réflexion concrète sur les genres de vies et les chances de vie », comme le souligne Marielle Macé⁴³. Telle est la perspective dans laquelle se place également Sandra Laugier, qui propose précisément de redéfinir l'éthique comme une attention morale à la vie ordinaire, situant ainsi « l'éthique au niveau de la perception attentive, plutôt que du sentiment intime (Rousseau) ou du raisonnement argumentatif (Kant⁴⁴). » Contre l'abstraction issue notamment de la tradition kantienne, qui voudrait que le jugement moral se fonde sur des principes *a priori*, elle insiste sur le fait qu'il s'agit de partir des situations dans ce qu'elles ont à chaque fois de concret et de singulier.

Il nous faut apprendre à voir, ce qui implique d'apprendre à être attentifs, mais aussi *attentionnés*. C'est cette volonté de voir et de faire attention qui définit la perception morale, mais peut-être aussi, comme nous essaierons de le montrer, la dimension ou la texture morale de toute expérience, ce que nous avons étudié ailleurs sous le nom de *care* [50]...[50].

La capacité à percevoir le détail de la vie ordinaire – à saisir « ce qui compte » sur l'arrière-plan de la forme de vie – est un élément central de la compétence morale. C'est cette définition de la perception morale qui permet de reconcevoir l'éthique comme exploration perceptive, et donc comme attention, inséparablement sensible et conceptuelle, aux détails et expressions morales, afin de mettre en évidence la dimension aventureuse [50]...[50] de toute exploration éthique⁴⁵.

- 34 C'est donc, une fois encore, la nécessité d'un apprentissage du regard dans la vie quotidienne qui est placée au cœur du propos. Définie de cette manière, l'éthique serait ce dont il s'agit de faire l'expérience, toute la question étant dès lors de ne pas passer à côté de « l'aventure », pour reprendre le mot de Laugier (et avant elle de Cora Diamond⁴⁶) ou plutôt, puisque nous avons affaire à des œuvres non fictionnelles, de ne pas passer à côté de ce qui, dans la réalité ordinaire, requiert nos capacités de perception et de compréhension. C'est une éthique perfectionniste que Laugier propose ainsi, qui n'est pas sans résonner avec le propos d'Ernaux : il y a dans la démarche de celle-ci quelque chose d'une telle exigence, une forme de lutte proche de celle que veut engager Marielle Macé, dans cette volonté de ne pas se laisser aller sur la pente de la négligence face au réel, mais de concevoir l'écriture comme un effort constant de nomination ou de qualification (pour reprendre le terme de Macé).
- 35 Laugier relie ici cette éthique perfectionniste à une conception du *care* envisagé comme une forme d'attention à l'ordinaire. Cette référence au *care* paraît décrire avec une certaine pertinence la manière dont Ernaux choisit d'observer sa vie quotidienne, d'autant que son regard est très souvent sollicité par la fragilité des autres. Sa double expérience de femme et de transfuge de classe l'a rendue particulièrement sensible aux formes de violence sociale ou symbolique dont les autres peuvent être victimes. Son regard se porte de manière privilégiée sur les plus démunis, les déclassés (on ne peut qu'être frappé, à la lecture de ses « ethnotextes », par le nombre de passages consacrés à des SDF ou à des personnes occupant des emplois non qualifiés, caissières, ramasseurs de caddies...). Ce sont la plupart du temps ceux que l'on classe parmi les vulnérables ou

les subalternes qui retiennent son attention : femmes, enfants, vieillards, mendiants, personnes modestes. Comme le remarque Élise Hugueny-Léger, « les hommes d'âge moyen et de classe bourgeoise sont présentés avec distance, comme ce directeur de galerie d'art dont le langage ne souligne aucunement la profondeur intellectuelle, mais plutôt l'appartenance à un certain milieu⁴⁷ ».

- 36 L'attention d'Ernaux ne se fait pas seulement regard critique, informé par la sociologie bourdieusienne, mais aussi, bien souvent, empathique. Citton souligne, comme Sandra Laugier, le lien intrinsèque qui unit l'attention au fait d'être *attentionné* : « on ne saurait être véritablement attentif à autrui sans être attentionné à son égard⁴⁸. » L'expérience menée par une autre écrivaine, dans des conditions très proches, le laisse également entendre : Jane Sautière a consacré un livre, *Stations (entre les lignes)*, paru en 2015, à ses voyages en transports en commun. Le métro et le RER parisiens y occupent une place de choix. Les descriptions qu'elle fait de ses trajets rappellent par bien des aspects celles des journaux extimes d'Ernaux : elle porte un regard attentif sur les autres voyageurs, et se montre particulièrement sensible aux mendiants et clochards qui hantent les couloirs et les rames. Elle aussi s'attache à saisir les détails discordants, ceux que l'on ne saisit pas au premier regard, telle cette odeur de bière qui émane d'une femme pourtant très soignée, dès le matin dans le wagon du métro⁴⁹. Ce sont les failles et les fragilités des autres qui la retiennent, des autres qui appartiennent souvent à la vaste catégorie des minorités, qu'elles soient sexuelles ou ethniques. Comme Ernaux également, elle rend tangible son empathie par sa manière de créer des formes de proximité imaginaires avec les autres, notamment ceux qui sont *a priori* les plus éloignés d'elle. Ainsi, elle regarde longuement le « visage de douceur, apaisant » d'un petit enfant noir, « buvant sa tranquillité⁵⁰ ».
- 37 Jane Sautière comme Annie Ernaux semblent avoir pris acte du pouvoir qu'a l'attention de nous « transformer⁵¹ en “représentants” d'autrui sitôt que nous lui accordons notre attention⁵¹ », selon la formule d'Yves Citton. Toutes deux semblent très conscientes de ce que Citton souligne dans son livre, à savoir que notre manière de faire attention a des effets sur celle des autres : l'attention n'est pas une faculté avant tout individuelle, contrairement à ce que l'on croit souvent. Les scientifiques, rappelle Citton, ont bien plutôt montré une tendance naturelle chez l'homme à la « grégarité » de l'attention : nous avons tendance à diriger notre attention au même endroit que les autres, phénomène que le chercheur appelle l'« attention conjointe⁵² ». Or, la prise en compte de ce phénomène est selon lui essentielle dans les éthiques du *care*, qui comptent sur cette dynamique d'auto-renforcement de l'attention : « l'essence du *care* relève fondamentalement de l'attention conjointe : faire attention à ce qui préoccupe autrui⁵³. » Si Annie Ernaux et Jane Sautière n'ont probablement pas poussé aussi loin la réflexivité sur les mécanismes de leur attention, il reste que le pacte de lecture qu'elles proposent paraît s'étayer sur une telle règle implicite, puisqu'elles semblent appeler de leurs vœux une telle dynamique, qui voudrait que l'attention du lecteur vienne renforcer leur propre regard soucieux sur le monde qui les entoure.
- 38 La référence aux éthiques du *care* paraît d'autant plus s'imposer dans l'analyse des « ethnotextes », que l'on sait l'intérêt d'Ernaux pour le féminisme, dont sa génération a accompagné l'essor dans l'après-coup de Mai 68. Ses textes en portent les traces, qu'il s'agisse de stigmatiser l'aspect outrageusement genré des jouets⁵⁴ ou de réfléchir aux raisons pour lesquelles le supermarché est toujours si peu présent en littérature, raisons qui tiennent selon Ernaux notamment à une invisibilisation de ce qui relève de

la sphère du féminin (puisque les femmes en ont longtemps été les principales clientes) : « or ce qui relève du champ d'activité plus ou moins spécifique des femmes est traditionnellement invisible, non pris en compte, comme d'ailleurs le travail domestique qu'elles effectuent. Ce qui n'a pas de valeur dans la vie n'en a pas pour la littérature⁵⁵. » Ces considérations rejoignent la racine des théories du *care*, qui consiste à donner de la visibilité et à repenser la valeur d'activités souvent invisibles, traditionnellement associées aux femmes, tels les métiers du soin ou de l'éducation (ceux qu'exercent les infirmières, puéricultrices, institutrices, etc.). Il s'agit, comme le rappellent Sandra Laugier et Pascale Molinier, d'« attirer l'attention sur tout un domaine de l'activité humaine qui est négligé, et sur les injustices créées par la méconnaissance et la dévalorisation des professions qui y sont liées⁵⁶. »

- 39 Tout l'enjeu de ces théories consiste à repenser le sens de comportements et à d'activités qui ont très longtemps été réduits « au rang de sentiments privés, dénués de portée morale et politique⁵⁷. »

Les éthiques du *care*, en proposant de valoriser les valeurs morales d'abord identifiées comme féminines – le soin, l'attention à autrui, la sollicitude – ont contribué à modifier une conception dominante de l'éthique. Par là, elles ont introduit des enjeux éthiques dans le politique, et mis la vulnérabilité au cœur de la morale⁵⁸.

écrit Sandra Laugier, qui insiste sur la radicalité de la transformation opérée, qui engage à mettre en question certaines habitudes de pensée :

L'enjeu des éthiques du *care* est épistémologique en devenant politique : elles mettent en évidence le lien entre notre manque d'attention à des réalités négligées et le manque de théorisation de ces réalités sociales « invisibilisées ». Il s'agit alors de renverser une tendance de la philosophie – de chercher non à découvrir ou dévoiler l'invisible mais à voir le visible, comme le suggèrent aussi bien Foucault et Wittgenstein : de passer, de la tentative et tentation de découvrir les enjeux cachés dans les représentations collectives et publiques, à la volonté simple de voir, par une attention nouvelle, ce qui est devant nous, tous les jours. L'injustice n'est pas calculable, ni cachée, elle est là, et crève les yeux⁵⁹.

- 40 L'attention à l'ordinaire, à cet ordinaire singulier du *care*, se donne pour tâche de rendre visible une réalité non pas invisible mais invisibilisée. Une telle tâche engage à mettre en question nos échelles de valeur, pour faire entendre une radicalité là où l'on ne voyait que ténuité ou insignifiance. Autrement dit, les éthiques du *care* ne sauraient correspondre ou du moins se limiter à l'image que peut en avoir le sens commun, celle d'une mise en avant de qualités telles que la douceur, la sensibilité. Il s'agit bien d'une politique du combat, avec d'autres formes et moyens que celle du féminisme des années 1960-70, dans lequel Annie Ernaux a tout d'abord été impliquée.
- 41 Si c'est presque toujours le terme de « politique », et non celui d'« éthique », qui revient dans les propos d'Ernaux, sa manière de faire de l'écriture le lieu d'une qualification plus fine, plus juste des lieux et des êtres invite à réintroduire « des enjeux éthiques dans le politique », pour reprendre l'expression de Sandra Laugier – engageant notamment à repenser les hiérarchies de valeur qui fondent les normes et les pratiques sociales. L'expérience attentive de la vie ordinaire qu'elle se propose de mener dans ses journaux extimes engage sur la voie de cette reconception concrète de l'éthique, qui met en jeu des facultés que le travail de l'écriture sollicite à un degré particulièrement élevé – l'acuité du regard, la précision de la mise en mots –, mais qui sont aussi celles que nous mobilisons au sein d'un quotidien qu'il s'agirait ainsi de penser comme le lieu *princeps* de mise à l'épreuve de notre rapport éthique au monde.

NOTES

1. Voir notamment sur ce point les travaux de Dominique Viart : « Les littératures de terrain. Enquêtes et investigations en littérature française contemporaine », dans Claudia Bouliane et Bernabé Wesley (dir.), *Repenser le réalisme. Cahier ReMix*, n° 7, Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, 2018. En ligne, URL : <http://oic.uqam.ca/fr/remix/les-litteratures-de-terrain-enquetes-et-investigations-en-litterature-francaise-contemporaine> (Consulté le 15 mars 2019). Ainsi que Alison James et Dominique Viart (dir.), *Fixxion*, n° 18, « Littératures de terrain », 2019, URL : <http://www.revue-critique-de-fixxion-francaise-contemporaine.org/rcffc/issue/view/28/showToc>.
2. Sur cette notion d'implication et le sens politique qu'on peut lui donner, voir notamment Dominique Viart, « "Fictions critiques" : la littérature contemporaine et la question du politique », dans Jean Kaempfer, Sonya Florey et Jérôme Meizoz (dir.), *Formes de l'engagement littéraire (XV^e-XXI^e siècles)*, Lausanne, Antipodes, « Littérature, culture, société », 2006, p. 198 ; Bruno Blanckeman, « L'écrivain impliqué : écrire (dans) la cité », in Bruno Blanckeman, Barbara Havercroft (dir.), *Narrations d'un nouveau siècle, Romans et récits français (2001-2010)*, Paris, Presses de la Sorbonne-Nouvelle, 2012. Voir également sur la question : Catherine Brun et Alain Schaffner (dir.), *Des écritures engagées aux écritures impliquées. Littérature française (XX-XXI^e siècles)*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Écritures », 2015.
3. Le terme, forgé par l'écrivaine, apparaît dans le *Journal du dehors* ([1993], Paris, Gallimard, « Folio », 1995, p. 65) : « aucune description, aucun récit non plus. Juste des instants, des rencontres. De l'ethnotexte. »
4. Annie Ernaux, citée par Pierre-Louis Fort et Violaine Houdart-Mérot, « Un "engagement d'écriture" », dans Pierre-Louis Fort et Violaine Houdart-Mérot (dir.), *Annie Ernaux, un engagement d'écriture*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, « Fiction/non fiction 21 », 2015, p. 9.
5. Annie Ernaux, *Regarde les lumières mon amour*, Paris, Seuil, « Raconter la vie », 2014, p. 16.
6. Voir *ibid.*, p. 15 : « voilà pour la physionomie des lieux que, à mon habitude, j'ai parcourus avec ma liste de courses à la main, m'efforçant simplement de prêter une attention plus soutenue que d'ordinaire à tous les acteurs de cet espace ».
7. Pierre-Louis Fort, « Entretien avec Annie Ernaux », *The French review*. 2003, vol. 76, n° 5, avril 2003, p. 987.
8. Henri Lefebvre, *Critique de la vie quotidienne*, t. 1, Paris, L'Arche, 1947/1997, p. 141.
9. Voir sur ce point le livre de Michael Sheringham, *Traversées du quotidien. Des surréalistes aux post-modernes* (traduit de l'anglais par Maryline Heck et Jeanne-Marie Hostiou), Paris, Presses Universitaires de France, « Lignes d'art », 2013 [Oxford University Press, 2006].
10. *Regarde les lumières...*, *op. cit.*, p. 71.
11. Annie Ernaux, « Littérature et politique », dans Annie Ernaux, Albert Memmi, *Trajectoires*, n° 3, Association des conservateurs littéraires, 2006, p. 99.
12. Bruno Blanckeman, « Annie Ernaux : une écriture impliquée », dans Pierre-Louis Fort et Violaine Houdart-Mérot (dir.), *Annie Ernaux, un engagement d'écriture*, *op. cit.*, p. 126.
13. Bruno Blanckeman, « L'écrivain impliqué : écrire (dans) la cité », dans Bruno Blanckeman et Barbara Havercroft (dir.), *Narrations d'un nouveau siècle (romans et récits français 2001-2010)*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2012, p. 71.
14. Bruno Blanckeman, « De l'écrivain engagé à l'écrivain impliqué : figures de la responsabilité littéraire au tournant du XXI^e siècle », dans Catherine Brun et Alain Schaffner (dir.), *Des écritures engagées aux écritures impliquées...*, *op. cit.*, p. 163.
15. *Politis*, 30 octobre 2014, p. 8. Elle y écrit : « être de gauche, c'est un regard sur soi et sur le monde, sur soi dans le monde : voir l'Autre, qu'il soit malien ou chinois, hétéro ou homo,

catholique, juif ou musulman, gitan, SDF, voire criminel, pédophile, comme semblable à soi et non pas d'abord différent, d'abord étranger. »

16. Annie Ernaux, *La Vie extérieure*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2000, p. 28.

17. Annie Ernaux, *Journal du dehors*, op. cit., p. 100.

18. *Ibid.*, p. 36.

19. *Ibid.*, p. 91.

20. Voir notamment sur ce point les travaux d'Yves Citton, qui a été le grand introducteur en France de cette notion, grâce à deux ouvrages publiés en 2014 : *L'Économie de l'attention. Nouvel horizon du capitalisme ?* (Paris, La Découverte) et *Pour une écologie de l'attention* (Paris, Seuil). Dans la lignée d'autres penseurs, Citton s'est emparé de cette notion d'« économie de l'attention » qui était au départ une branche des sciences économiques et de gestion, en plein essor depuis les années 1990 ; elle est devenue depuis l'objet de réflexions de plus en plus nombreuses dans les sciences humaines et politiques, essentiellement anglo-saxonnes, qui en soulignent la dimension éminemment politique, à la croisée des réflexions de Michel Foucault sur les institutions disciplinaires et de celles plus récentes sur l'« archéologie des média ». Il s'agit pour ces penseurs de montrer comment le capitalisme, dans sa version moderne, néo-libérale, a investi jusqu'à la sphère même, aussi subjective et intime soit-elle, de notre attention, devenue ainsi enjeu économique.

21. *Regarde les lumières...*, op. cit., p. 10. Voir sur ce point l'article d'Olivier Parenteau, « Deux poètes font les courses. L'hypermarché chez Jacques Réda et Michel Houellebecq ». En ligne, URL : <http://revuecaptures.org/article-dune-publication/deux-po%C3%A8tes-font-les-courses> (consulté le 26 mai 2021). L'auteur y évoque précisément la place que commence à prendre ce lieu pourtant si fréquemment arpenté par tout un chacun dans la littérature française contemporaine, chez Réda et Houellebecq, mais aussi Annie Ernaux, Christophe Rioux, Laurent Mauvignier et Alexis Jenny.

22. Marc Augé, « Non-lieux », *Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, coll. « La Librairie du XXI^e siècle », 1992, p. 100.

23. *Ibid.*, p. 101.

24. *Ibid.*, p. 130.

25. *Ibid.*

26. *Ibid.*, p. 131.

27. Annie Ernaux, *Journal du dehors*, op. cit., p. 62.

28. *Ibid.*, p. 106-107.

29. « L'espace du non-lieu délivre celui qui y pénètre de ses déterminations habituelles. Il n'est plus que ce qu'il fait ou ce qu'il vit comme passager, client, conducteur. » Marc Augé, « Non-lieux », op. cit., p. 129. Augé écrit aussi : « sans doute, même, l'anonymat relatif qui tient à cette identité provisoire peut-il être ressenti comme une libération par ceux qui, pour un temps, n'ont plus à tenir leur rang, à se tenir à leur place, à surveiller leur apparence. »

30. Annie Ernaux, *Regarde les lumières...*, op. cit., p. 12-13 (Je souligne).

31. Marc Augé, « Non-lieux », op. cit., p. 101.

32. Jean-Christophe Bailly, *Le Dépaysement. Voyages en France*, Paris, Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2011, p. 178 et p. 302.

33. Michel Lussault, *Hyper-lieux. Les nouvelles géographies de la mondialisation*, Paris, Seuil, coll. « La couleur des idées », 2017, p. 82.

34. *Ibid.*, p. 87.

35. Marielle Macé, *Styles. Critique de nos formes de vie*, Paris, Gallimard, coll. « nrf Essais », 2016, p. 297.

36. *Ibid.*, p. 296.

37. Marielle Macé le souligne elle-même, en des termes à la coloration volontiers agonistique : « endosser, se charger, prendre sur soi cette incertitude sur "ce qu'il en est de ce qui est", se

débattre phrase à phrase avec la qualification des pratiques, ne jamais s'en tenir pour quitte, c'est un tourment d'écrivain (et un tourment d'écrivain peut évidemment habiter des chercheurs » (ibid., p. 292).

38. Elle ne mentionne pas les ethnotextes mais mentionne « les descriptions d'Annie Ernaux, qui rapporte les manières des foyers de petits commerçants » (ibid., p. 293).

39. Anne Ernaux, *La Vie extérieure*, op. cit., p. 123.

40. Annie Ernaux, *Regarde les lumières...*, op. cit., p. 21-22.

41. Marielle Macé, *Styles. Critique de nos formes de vie*, op. cit., p. 315.

42. Ibid., p. 310.

43. Ibid., p. 303.

44. Sandra Laugier, « L'éthique comme attention à ce qui compte », dans Yves Citton (dir.), *L'Économie de l'attention*, op. cit., p. 254.

45. Ibid., p. 252.

46. Pour Cora Diamond, la lecture de romans constitue en effet un exercice précieux de mise à l'épreuve de nos capacités éthiques, puisqu'elle nous met face à des situations concrètes proches de celles que nous rencontrons dans la vie de tous les jours, de sorte que notre attention peut s'y aiguïser et nous rendre plus à même de saisir finement les situations que nous rencontrons dans la vie réelle. Dès lors, pour Diamond, « le lecteur inattentif rate donc doublement : il manque l'aventure des personnages (pour lui, "ils comptent pour rien"), et il manque sa propre aventure comme lecteur ». Cora Diamond, *Wittgenstein, L'esprit réaliste*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Science, histoire et société », 2004, p. 425.

47. Élise Hugueny-Léger, *Annie Ernaux, une poétique de la transgression*, Oxford/Bern/Berlin, Peter Lang, 2009, p. 174. Voir Annie Ernaux, *Journal du dehors*, op. cit., p. 22.

48. Yves Citton, *Pour une écologie de l'attention*, op. cit., p. 129.

49. « Il est tôt ce matin, odeur forte de bière, qui émane d'une femme très soignée, mais dont les traits sont légèrement boursoufflés, épaissis par l'alcool. » Jane Sautière, *Stations (entre les lignes)*, Paris, Verticales, 2015, p. 91.

50. Ibid., p. 92. De même, le jour de l'élection de Barak Obama à la présidence des États-Unis : « dans les escaliers du RER, je dépasse un vieil Africain, claudiquant, vêtu d'un costume très élimé. Je sais qu'on partage la même fièvre. J'aurais dû lui dire, lui faire comprendre. Il y a des retraits déplorables et celui-ci en est un. » (Ibid., p. 91).

51. « Notre attention, individuelle et collective, est ce que nous avons de plus précieux, puisqu'elle touche au ressort de toutes nos valorisations. Nous nous transformons en "représentants" d'autrui sitôt que nous lui accordons notre attention – souvent contre notre gré. » Yves Citton, *Pour une écologie de l'attention*, op. cit., p. 256.

52. Ibid., p. 58 : « l'attention humaine tend à se porter vers les objets dont elle reconnaît les formes, sous l'impulsion de la direction prise par les attentions environnantes. »

53. Ibid., p. 165.

54. Voir Annie Ernaux, *Regarde les lumières...*, op. cit., p. 18.

55. Ibid., p. 43.

56. Sandra Laugier et Pascale Molinier (dir.), *Multitudes*, n° 37-38, « Politiques du care », automne 2009, p. 75.

57. Voir l'introduction à Sandra Laugier et Pascale Molinier (dir.), « *Politiques du care* », op. cit.

58. Sandra Laugier, « L'éthique comme politique de l'ordinaire », *ibid.*, p. 80.

59. Ibid., p. 86.

RÉSUMÉS

Les « ethnotextes » d'Annie Ernaux peuvent être resitués au sein des « littératures de terrain » qui marquent la production littéraire actuelle. Le terrain en question est celui de la vie la plus ordinaire, que l'auteure s'attache à observer et à consigner par écrit. Peut-on donner à cette entreprise une dimension politique, ainsi que son auteure l'affirme ? On s'attache à montrer ici comment les pratiques de l'attention qu'elle met en jeu peuvent être conçues comme une manière de (mieux) qualifier les lieux et les êtres, à laquelle on peut donner un sens politique mais sans doute plus encore éthique, engageant une redéfinition de celle-ci comme une pratique à chaque fois remise en jeu, au plus concret de nos existences.

Annie Ernaux's « ethnotextes » can be considered as part of the “fieldwork literature” which is a characteristic feature of contemporary writing. Ernaux's field is everyday life, which she endeavours to watch and put in writing. Can we see this process as having a political dimension, as she declared? We bring to light the way she puts into practice her attention, for the purpose of describing more acutely places and beings; this can be seen as having a political dimension, but even more an ethical one – since ethics is redefined as a practice, which has to be performed in our everyday life and continually put at stake.

INDEX

Mots-clés : écritures de terrain, attention, éthique, politique, vie ordinaire

Keywords : fieldwork literature, attention, ethics, politics, ordinary life

AUTEURS

MARYLINE HECK

Maître de conférences HDR en littérature française des XX^e et XXI^e siècles à l'université de Tours. Elle a publié *Georges Perec. Le corps à la lettre* (José Corti, 2012), coordonné le n° 11 des *Cahiers Georges Perec* (« *Filiations perecquiennes* », Castor Astral, 2011), contribué au volume de la Pléiade *Perec* et dirigé, avec Christelle Reggiani et Claude Burgelin, le *Cahier de l'Herne* consacré à Georges Perec (2016). Elle a également coordonné, avec Raphaëlle Guidée, le *Cahier de l'Herne* consacré à Patrick Modiano. Et, avec Aurélie Adler, le collectif *Écrire le travail au XXI^e siècle : quelles implications politiques ?* (Presses de la Sorbonne Nouvelle, collection « Fiction/Non Fiction 21 », 2016). Elle a également traduit avec Jeanne-Marie Hostiou l'ouvrage de Michael Sheringham *Everyday Life* (*Traversées du quotidien, des surréalistes au postmoderne*, PUF, 2013).